

ALBERT COENE

Jean-Jean et Miette



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS.

ALBERT COENE

Jean-Jean et Miette

Dessins de A. SANO



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS.

- 1929 -

JEAN-JEAN ET MIETTE

I.

En ce temps-là, il y avait dans la partie nord-ouest de la province d'Anvers, beaucoup de forêts sans fin.

Elles avaient des lieues de longueur et de largeur; ce n'étaient que sapins et que hêtres, avec, par-ci, par-là, un chêne ou un bouleau.

Peu de villages; peu de commerce, presque pas d'industrie; aucune grand'route. L'on ne voyait qu'arbres et tourbières ainsi que l'éternelle solitude d'où sont sortis les lutins et les contes, que le terroir (*) a fait naître.

De loin en loin, se trouvait une chaumière ou simplement une hutte, aux murs d'argile recouverts de pauvres carrés de tourbe.

La moindre mesure (**) avait un aspect engageant dans la solitude profonde des bois; elle rompaît la monotonie imposante de la forêt en réservant quelque gaieté dans ce milieu trop sévère... D'une humble cheminée, s'échappait un mince filet de fumée qui montait plus haut que les plus grands arbres.

D'habitude, un jardinet entourait l'habitation; c'était tout plein de fleurs, d'arbres fruitiers, qui, au printemps, se couvraient d'une belle parure blanche, promettant des fruits magnifiques.

Des poules caquetaient et sautillaient sans repos; un coq poussait plusieurs fois par jour son chant claironnant; dans un appentis(***), le bêlement d'une chèvre ou d'un mouton déchirait le silence.

Autour d'un jardinet, courait une haie d'épines qui, au mois de mai, embaumait comme une haleine du paradis; le roitelet y construisait son nid minuscule et sifflait tout doux ses jolies chansons d'amour, qui n'ont qu'une courte saison.

Malgré les apparences favorables, hélas, bonhomme Misère régnait dans ces cabanes !...

Le chèvre donnait bien son lait; le potager fournissait les légumes et la forêt offrait son gibier; mais le métier de charbonnier était quand même un dur métier; les profits se faisaient maigres. Et lorsqu'on avait livré du charbon à quelque distance, après cer-

(*) Terroir : particularités d'un sol.

(**) Mesure : habitation très pauvre.

(***) Appentis : toit en pente, clôture de tous côtés, qui sert de petite étable.

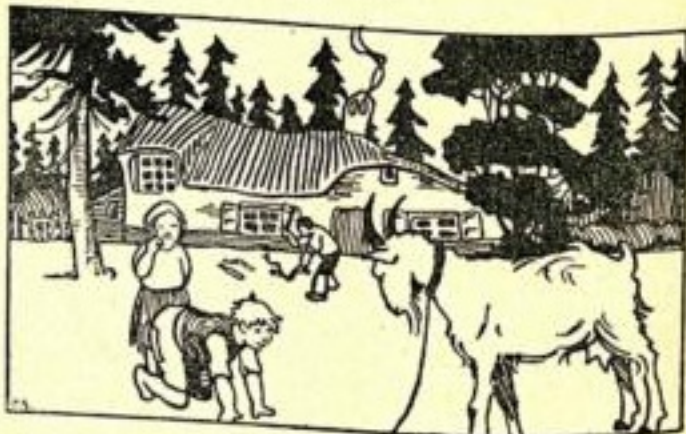
tains achats indispensables, il ne restait pas souvent le moindre liard à mettre de côté, afin d'avoir une pomme pour la soif.

II.

Dans une de ces cahanes, il y a très longtemps, vivaient un charbonnier, sa femme et ses deux enfants.

A peu près aussi pauvres que Job, ils se trouvaient assez heureux. Tout le long du jour, la forêt retentissait du chant de l'ouvrier ; les enfants avaient hérité de la belle humeur de leur père ; aucun garçon n'était plus joyeux, plus dégourdi que Jean-Jean ; aucune fillette n'était plus avenante que Miette. Tous deux se montraient fort raisonnables pour leur âge ; il avait sept ans ; elle en avait six.

Ils s'aimaient tant qu'on ne les voyait jamais l'un sans l'autre. Le soir, on les entendait venir de loin, car le bois s'emplissait des éclats de leurs chants et de leurs rires.



Habités à leur pauvreté, ils ne savaient ce que c'est que d'être riche et se sentaient parfaitement heureux. Ils croyaient que tout se passait au loin comme chez eux, dans la maison paternelle, où l'on se contentait de pain bis et de lait de chèvre, avec, parfois, un petit morceau de chevreuil ; puis, aux repos, succédaient des jeux sans fin, parmi les arbres, les buissons et les fleurs, avec les lièvres et les lapins.

Le père était pour la mère comme Jean-Jean pour Miette. Tous étaient riches d'affection et leur tendresse brillait dans leurs yeux, à vous réchauffer le cœur, tel un beau rayon de soleil. Ainsi, leurs jours s'écoulaient tranquilles, à ravir, sans papillons noirs.

III.

Plus d'une fois, Jean-Jean avait supplié son père de pouvoir l'aider dans son travail. Mais celui-ci, après avoir tâté les bras et la poitrine du petit, avait dit, en secouant la tête avec un bon rire.



— « Tu n'es pas encore assez solide ; il te faudra attendre un brin, Jean-Jean, puisque tu n'as que des os de grenouille !... »

Et le papa avait envoyé aussitôt son garçon jouer au bois, pas très loin, de peur des bêtes sauvages.

Cette année là, durant l'été, des pluies torrentielles tombèrent ; les fossés furent remplis d'eau et une partie de la forêt fut inondée... Le charbonnier ne découvrit que fort peu de bois à calciner pour fabriquer du charbon ; la farine et les provisions vinrent à manquer. Le blé pourrissait sur pied ; de jour en jour, les tartines étaient coupées plus fines et, pour finir, il fallut se contenter de panade.

Misère ouvrit la porte et s'installa près du foyer.

Les parents ne mangeaient presque plus afin de secourir leurs enfants qui étaient devenus si maigres et si tristes ; lorsque ceux-ci arrivaient, ceux-là essuyaient furtivement quelques larmes.

Jean-Jean, en regardant une fois droit dans les yeux de sa mère, avait pu constater combien ils étaient rouges et enflammés par le chagrin continu.

IV.

Un matin, Jean-Jean dit à sa sœur :
— « Chère Miette, j'ai quelque projet à te confier... »

— « Explique-moi, frère... »

— « Ecoute, Miette ; nous sommes de trop à la maison. Il n'y a plus de pain dans l'armoire, et j'ai entendu hier papa qui causait avec maman ; il assurait que nous n'aurions bientôt plus qu'à mourir s'il ne venait aucun secours. Sais-tu maintenant ce qu'il nous reste à faire, Miette ? »

— « Nenni, mon frère... »

— « Là-bas, loin, très loin, du côté où le soleil se couche, il y a une ville où des hommes ne souffrent jamais de la faim ; les tartines y sont si nombreuses qu'on en a à volonté ; on ne prend que la peine de les ramasser. Les tuiles des maisons, ce sont des gaufres ; tout le monde y vit gros et gras.

— « Courons vers la ville aux gaufres, Jean-Jean... ; emmenons-y petit père et petite mère... »

— « Hélas, Miette... Nos parents ne doivent rien savoir... Nous seuls, nous partirons d'ici pour les aider... Nous travaillerons pour eux ; avec l'argent que nous gagnerons, nous pourrons leur acheter le pain qui leur manque si cruellement ici. Comprends-tu, Miette ?... »

... Ce disant, Jean-Jean retroussa une de ses manches, ferma son petit poing avec tant de force qu'il en tordit sa bouche et qu'il rougit jusque derrière les oreilles. Ensuite, il montra à Miette, émerveillée, le muscle qui avait sailli près de son épaule...

« Vois donc, Miette... la force que j'ai... Crois-tu que j'en trouverai, de l'ouvrage ?... »

Miette admira la vaillance de son frère ; il avait un an de plus qu'elle et il lui parut si grand lorsqu'elle le contempla, plein de volonté, avec beaucoup de force dans le bras.

Elle le prit par la camisole et lui dit :

... « Bien, frère tu es fort ; allons travailler pour papa et maman... »

Ils rentrèrent pour souhaiter le bonjour à leur maman. Leur père se trouvait déjà à la besogne.

— « Maman, expliqua Jean-Jean ; nous allons dans la forêt, ramasser du bois... »

— « Fort bien !... mes enfants... Voici ton panier, Miette ; emporte-le. Le long du fossé aux cygnes, tu cueilleras des mûres sauvages. Voici une racine pour apaiser ta faim... Bonjour, mes enfants... »



Miette accepta le panier ; elle le passa à son bras ; puis elle sauta au cou de sa mère ; après avoir attiré à elle la maigre figure, elle lui donna deux gros baisers sur les joues.

— « Bien le bonjour ; petite mère chérie !... »

— « Bonjour, Miette... Bonjour, Jean-Jean... »
 Elle les accompagna jusqu'à la porte et leur fit des signes en leur criant : bonjour, bonjour !...
 De leur côté, les enfants répétaient : bonjour, bonjour !... Alors, la maman alla s'asseoir près du foyer ; elle regarda les flammes et se mit à pleurer doucement, longtemps.
 Au loin, les deux petits chantaient, plus loin, toujours plus loin — et leur chanson joyeuse faisait mal.

V.

C'était par une belle matinée d'automne ; un léger brouillard flottait à la cime des arbres que le soleil baignait de ses beaux rayons dorés.

Jean-Jean savait que l'astre se lève à l'est et que, par conséquent, tous deux devraient prendre la direction opposée pour atteindre la ville où poussaient des pains d'épices...

Les enfants, tout joyeux de voir des choses magnifiques en rêve, chantaient toujours pour consoler leur mère. Le bois répandait les parfums de toutes les fleurs sauvages réunies ; le roitelet s'en donnait à plein gosier ; les pies jacassaient ; les geais s'enrouaient.

Au tournant du chemin, les pauvres voyageurs s'arrêtèrent un moment pour se retourner et jeter un dernier regard vers la chaumière où ils étaient nés, où ils avaient vécu des années si heureuses. Leur gorge fut étreinte par une vive émotion ; leur maman se trouvait là, où une cheminée fumait... Miette envoya un dernier baiser à la maisonnette et cria :

— « Maman ! Maman ! Bonjour maman chérie... »

— « Courage, Miette... Sèche tes larmes, lui dit son frère qui essuya les yeux de la petite avec son tablier — A notre retour, nous rapporterons une grande provision de pains... »

Ils s'enfoncèrent au cœur de la forêt où tout était silence ; seuls, les rayons de l'astre en connaissaient les mystères et l'étonnante solitude.

VI.

A midi, le soleil se tenant très haut, tout droit au-dessus des arbres, ... les enfants se sentirent fort fatigués et eurent grand'faim.

Ils s'assirent sur un brillant tapis d'aiguilles de sapin... Jean-Jean prit la racine qu'il sépara en deux parties bien égales ; il en donna une à sa petite sœur ; ainsi, tous deux purent mâchonner leur pauvre repas de midi.

Pour leur dessert, ils cueillirent quelques grosses mûres sauvages, qui luisaient à profusion sur leurs longues tiges noires et épineuses, tout le long d'un fossé.

— « Frère, dit Miette... Je me sens si fatiguée que je voudrais dormir... »

— « Si ce n'est que cela, repose-toi Miette... Nous arriverons demain ou aujourd'hui, peu importe... »

Miette appuya sa petite tête blonde sur les genoux de Jean-Jean ; elle ne tarda pas à s'endormir, sous les caresses du doux soleil d'automne.



Au bout d'une demi-heure elle s'éveilla, leva la tête et vit les yeux bleus de Jean-Jean ; souriante, elle fut debout et dit :

— « Viens ; maintenant... Allons à la ville aux gaufres »

Ils continuèrent leur chemin ; lorsque le soleil se gonfla comme une grosse boule en or, lorsque les arbres se mirent à regarder curieusement les mignons enfants, dans un étonnement muet, alors, ils s'arrêtèrent.

Ils prirent de nouveau des mûres, cherchèrent une bonne place, sous un buisson, où le loup ne les trouverait pas... Lorsque les premières étoiles vacillèrent dans le ciel noir, ils tombèrent à genoux, firent un signe de croix et prièrent pour leurs bons parents qui, loin, là-bas attendaient avec anxiété le retour de leurs petiots.

VII.

Leur ange gardien veilla sur eux, durant cette nuit, dans la forêt sans fin, tranquille comme la tombe.

Le jour commença à poindre ; à l'est le soleil dissipa les brumes du matin ; tout rouge, il regarda le monde...

Jean-Jean et Miette se réveillèrent, cueillirent des mûres et des noisettes ; après s'être bien rassasiés, ils se remirent en route vers la ville mystérieuse qui les attirait par l'abondance de ses douceurs.

Comme la veille, Miette s'endormit sur les genoux de son frère ; celui-ci se tenait le dos appuyé contre un sapin et il admirait de ses grands yeux la magnificence de l'éternelle forêt. Lui aussi, il ressentait de la fatigue ; il éprouvait quelque faiblesse ; le repos lui fit du bien.

Combien leur faudrait il encore marcher pour sortir du bois ?... En auraient-ils tous deux le courage ? La faim le tourmentait cruellement. Tout-à-coup, il aperçut devant lui, sur la branche la plus basse d'un pin, un oiseau blanc comme neige.

De sa vie entière, il n'avait jamais remarqué pareil oiseau blanc, tout petit ; son attention fut excitée... Il réveilla aussitôt Miette afin qu'elle vit aussi le prodige.

L'oiseau, soudain, chanta ; jamais, les enfants n'avaient rien entendu d'approchant. C'était plus beau que le sifflet du merle, que les roulades du rossignol ou que le gazouillement de la fauvette, plus beau que les trilles du chardonneret. Chaque note pénétrait jusqu'au cœur et l'harmonie du chant fut si touchante que les deux voyageurs se sentirent remués jusqu'au fond de leur âme.

L'oiseau voleta un peu plus loin, comme pour les attirer, eux, les petits ; il se remit à chanter, toujours plus doux... son ramage faisait songer à la chute de pétales de fleurs neigeuses ou à de mignonnes roses blanches qui enlacceraient leurs tendresses.

De vol en vol, ils suivirent le chanteur comme tirés par un charme... Soudain, ils distinguèrent, dissimulée derrière une haie de sorbiers à fleurs rouges-sang, une hutte où l'oiseau se posa et recommença de plus belle son concert.

... Oh ! surprise... Quel bonheur !... Cette hutte avait des murs en massepain ; les tuiles étaient autant de galettes ; les fenêtres avaient leurs carreaux en sucre candi ; les planchers étaient de pur chocolat...

Jean-Jean et Miette applaudirent...

— « Voici qui va nous rendre une excellente santé !... déclara Jean-Jean. Moi, je saisis un morceau du toit... et, toi, Miette, attaque les murs ; ils sont en sucre... »

Vous pouvez vous imaginer avec quel appétit ils mangeaient ; Jean-Jean, sa galette, grande comme une tuile ; Miette, le carreau d'une vitre de sucre...

Tout-à-coup, ils entendirent une douce voix qui demandait :

— « Couci, couça... couci... »

Qui donc grignote ici ?

Les enfants répondirent :

— « Le vent ! Le vent ! »

Ma belle enfant ! »

Ils continuèrent de manger ; c'était si bon !...

Lorsqu'ils eurent terminé, une petite vieille femme se montra...

Laide comme un péché, sous la broussaille de ses gros sourcils, ses yeux, profondément enfoncés, louchaient comme ceux d'un merlan frit. Ses joues avaient des crevasses dures et sales comme des ornières de boue sèche. Elle ne possédait plus qu'une seule dent, entre ses lèvres grises, tel un vieux clou pointu.

Les enfants eurent peur ; ils ne parvenaient pas à avaler leur dernière bouchée.

La vilaine se rapprocha d'eux et leur dit d'une voix mielleuse :

— « Eh !... là... Pourquoi êtes-vous venus jusqu'ici ?... Entrez sans crainte... Il ne vous sera fait aucun mal. »

— « Non ! Non ! répliqua Jean-Jean ; nous n'avons pas de temps à perdre ; sans tarder, nous devons poursuivre notre chemin. »

— « Venez, venez, mes petits mignons, prenez quelque repos. Dans ma maison, je possède de merveilleuses petites chaises meilleures que du massepain et des gâteaux tels que vous n'en avez jamais vus. Entrez donc ; ne serait-ce que pour un instant. »

Elle étendit les mains, les plaça sur les enfants qu'elle entraîna à l'intérieur.

Or, elle avait dit la vérité... Dès l'entrée, un parfum exquis répandit sa douce haleine... Les deux voyageurs s'assirent sur des sièges de tongat et reçurent des crêpes confites, du lait, des pommes et aussi des noix.

— « C'est ainsi que sont toutes les maisons dans la ville où nous allons ; encore plus belles !... » souffla Jean-Jean à l'oreille de Miette.

Celle-ci lui sourit de tout cœur...

— « Quelle bonne vie nous aurons là !... reprit Jean-Jean... Si douce et si plaisante !... »

— « Et notre petite mère aimera aussi les pralines, dit Miette, tandis que de ses dents acérées elle croquait un superbe morceau de chocolat. »

— « Et papa, qui mange si volontiers des noix ! » ajouta Jean-Jean en riant. Vois donc, Miette, en voici une toute en or !... »

Ils en goûtèrent et apprirent ainsi que l'or est délicieux ; dans leurs rêves, ils n'avaient jamais rien imaginé de semblable...

Ah ! certes... la vie était ravissante...

Au soir, l'horrible petite vieille fit deux lits douilletts avec des matelas et des coussins de plumes, comme pour de gentils oiseaux.



Les enfants se couchèrent, firent sagement le signe de la croix et ils s'endormirent tout de suite, pour rêver de forêts, de bâtons en chocolat et de maisons de massepain.

VIII.

La vieille femme, malgré ses paroles aimables, n'était en vérité, qu'une abominable sorcière ; elle attirait les enfants égarés pour les engraisser à souhait, afin de les cuire et de les manger.

C'était une vilaine ogresse, un monstre comme il n'en existe plus de nos jours...

Le lendemain, de grand matin, avant le lever du soleil, la sorcière arriva devant les lits où Jean-Jean et Miette reposaient, les joues roses.

L'ogresse les examina et dit en ricanaat :

— « Les fins morceaux que voici !... Ils sont encore un peu maigres pour le moment ; mais, je saurai les engraisser comme de petits cochons... Hi-Hi !... » Elle leur jeta un second regard et poursuivit :

— « Nous tuons d'abord le petit garçon ; c'est lui qui sera le plus vite gras. »

Jean-Jean, lui, souriait, à moitié endormi. Il pensait à sa mère, aux deux bras maternels, qui l'avaient si souvent bercé... et il passa ses deux mains, tendrement, au cou de la sorcière.

L'abominable mégère pouffa d'un rire de démon et l'emporta jusque dans la cage aux oies, où elle l'enferma, en tirant la porte violemment.

Du coup, Jean-Jean sursauta et, voyant la laide figure qui lui faisait des grimaces, il se mit à pleurer amèrement.

Mais l'ogresse ne s'inquiéta guère de ses plaintes ; elle rentra chez elle où Miette sommeillait.

— « Debout, paresseuse !... lui cria-t-elle. Allez vite me puiser de l'eau à la fontaine pour préparer la pâte au sucre de votre frère. Il faut qu'il devienne vite gras, et tendre comme une oie. Je veux lui couper le cou et le manger !... »

La foudre tombant aux pieds de Miette, ne l'aurait pas frappée davantage ; mais, bientôt dans son petit cœur, monta une colère bleue. Elle se dressa avec hardiesse et agita ses petits poings sous le nez de la mégère...

— « Si vous touchez à un seul cheveu de sa tête, cria-t-elle, exaspérée, le Bon Dieu vous punira. »

Mais la vieille arracha Miette de son doux lit, la déposa rudement sur le sol ; elle lui administra quelques claques sonores et, la poussant hors de la maison, elle lui ordonna :

— « A la fontaine, de l'eau... vite !... »

Miette voulait refuser ; mais elle eut beau résister ; finalement, elle dut obéir.

Au pauvre Jean-Jean, les meilleurs mets étaient réservés. Miette devait se contenter, elle, de misérables rognures... Chaque matin, la

sorcière se rendait à la cage aux oies ; puis, elle disait au travers des barreaux :

— « Jean-Jean, passe ta main par ici... et laisse-moi constater si tu n'es pas encore assez gras pour être rôti. »

Mais Jean-Jean ne montrait que son petit-doigt ou un petit os bien rongé.

La vieille n'y voyait plus fort clair et elle demeurait fort étonnée parce que Jean-Jean restait si maigre.

— « Comment est-ce possible ? lançait-elle, furieuse. Puisque la nourriture est tout ce qu'il y a d'exquis. »

Elle décida de lui fourrer des plats encore mieux choisis, le fin du fin ; mais le matois poussait tous les jours son os et ne semblait pas augmenter d'une once.

Un mois déjà s'était écoulé ; l'ogresse en verdissait de chagrin...
« Maigre ou gras, Je m'en moque, fit elle ; demain, je le ferai cuire... »

Elle appela Miette en grondant et lui commanda d'apprêter tout ce qu'il faudrait pour égorger le lendemain son frère.

Miette se désolait à en devenir folle ; elle se torturait à chercher un moyen pour sauver son frère... Hélas, rien !...

Elle joignit les mains et gémit :
— « Mon doux Jésus, encore, si les loups nous avaient mangés dans la forêt, du moins, nous serions morts ensemble !... »

— « Ne perdez pas votre temps à répandre ainsi vos jérémiades, dit la vieille en se moquant ; ce serait peine perdue... »

Au matin du terrible jour, Miette dut se lever tôt pour aller puiser de l'eau...

— « Nous cuirons d'abord le pain, annonça la sorcière... J'ai déjà pétri la pâte et préparé le four... Un peu de pain avec de la bonne viande, ce sera excellent... Venez avec moi ! »

Elle poussa Miette contre le four d'où de longues flammes jaillissaient, où le bois pétillait et craquait sur une épaisse couche de braises.

La vieille tira quelques bûches ardentes et l'on put voir les briques toutes rouges par la forte chaleur.

— « Avancez la tête !... cria la sorcière... et vérifiez si le four est assez chaud pour y mettre le pain... »

Son idée était de fourrer Miette dans le feu afin de la faire rôtir pour la manger aussi :

Au même moment, arriva à tire d'ailes le fameux oiseau blanc qui chanta si mélodieusement que la vieille ne l'entendit pas ; mais Miette comprit parfaitement :

« Celui qui s'en ira près du feu

La vieille le rôtera. »

avait murmuré le chanteur...

Miette avait deviné aussitôt ce que voulait faire la vieille ; elle dit :

— « J'ignore comment on s'approche des flammes ; montrez-le moi... »

— « La vieille répondit :

— « Dinde !, Pourtant l'ouverture est assez grande ; voyez, moi-même, je puis entier... »



Paratapouffe !... Miette poussa si fort que l'ogresse plongeait tout-à-coup dans le four chauffé à blanc... Après quoi, la courageuse enfant ferma la porte de fer et elle fixa solidement la barre de fermeture.

Le monstre hurla de douleur comme un diable en enfer ; mais Miette courait déjà à la cage aux oies, où Jean-Jean était sous clef ; elle se dépêcha de le délivrer...

— « Jean-Jean !... Mon cher Jean-Jean, lui dit-elle, folle de joie, tu es libre !... La sorcière brûle dans le four !... »

Le petit garçon dansa de joie ; il embrassa sa sœur au moins cent fois.

Qui saurait raconter leur bonheur ?

IX.

Ils allèrent au feu pour écouter. Tout était tranquille ; la sorcière était morte ; « celui qui tend un piège à autrui, mérite d'y être pris lui-même... »

Comme ils n'avaient plus rien à craindre, ils se rendirent à la maison, pour fureter dans les armoires et les tiroirs.

Partout, ce n'étaient que pierres précieuses et bijoux.

Jean-Jean bourra toutes ses poches et Miette chargea un panier à le faire déborder. Pour la dernière fois, ils mangèrent toutes sortes de bonnes choses ; puis, ils regardèrent autour d'eux, afin de constater qu'aucun danger ne les menaçait.

Rien ! Il n'y avait rien !... que la grande solitude des bois... Petit à petit, le soleil avait accompli sa route silencieuse jusqu'au-dessus des arbres, admirant ce qu'il y avait de beau ici-bas... Il était encore tôt lorsque les enfants décidèrent d'entreprendre sans retard le long retour chez les parents.

— « Crois-tu que papa et maman seront sur les charbons, impatients de nous revoir ? demanda Jean-Jean... Plus vite nous serons auprès d'eux, plus ils seront contents. »

Ils marchaient toujours droit devant eux ; mais Jean-Jean se trompa de direction ; car, au bout de quelques heures, ils arrivèrent devant un lac immense.

— « Oh !... s'écria Jean-Jean... A quoi sert ici toute cette eau ? Je n'en avais pas vu une goutte en passant la première fois. »

— « Comment traverserons-nous ce lac ? demanda Miette. Je ne remarque aucun pont... »

— « Et pas le moindre petit bateau ? » se lamenta Jean-Jean... Mais, regarda, là-bas : un cygne, qui nous aidera, peut-être... Beau cygne ! Nous sommes Jean-Jean et Miette ; ne voudriez-vous pas nous secourir ?

Le cygne tira son long col blanc de l'eau et dit :

— « Vous me paraissez être bien élevés »

Il nagea vers le rivage et prit d'abord Miette sur son dos ; en un clin d'œil, elle fut de l'autre côté... L'oiseau vint ensuite près de Jean-Jean qu'il déposa près de sa sœur...

— « Maintenant, mon bon cygne, dit Jean-Jean ; je sais bien que vous ne goûtez ni les perles ni les pierres précieuses ; mais voici du délicieux pain au sucre... Prenez-en tant qu'il vous plaira... et soyez assuré que Jean-Jean et sa sœur penseront toujours à vous... »

Le cygne accepta le pain et les enfants s'éloignèrent sous bois.

X.

Le mois d'octobre était presque achevé ; le soleil descendait ; le bois s'enflammait sous les rayons du crépuscule ; les petits, eux aussi, avaient les yeux et le cœur pleins de lumière...

Jean-Jean s'était aperçu qu'ils étaient fort près de la maison

paternelle ; car la traversée du lac avait raccourci leur chemin ; sauf imprévu, ils allaient pouvoir, ce soir même, sauter dans les bras de leur mère et de leur père. Miette portait avec beaucoup de précaution un panier qui contenait une grosse fortune. Quant aux poches de Jean-Jean, elles crevaient presque, bourrées de richesses.

Cependant, leurs parents n'en pouvaient plus de chagrin ; depuis un mois, leurs enfants avaient disparu ; jour après jour, ils avaient couru de ci, de là, dans le grand bois. Nulle part, ils n'avaient découvert la moindre trace des petits. Maintenant, ils se trouvaient découragés et pensaient que des bêtes sauvages avaient dévoré les innocents.

Le monde, autour d'eux, paraissait si désert et ils priaient Dieu très souvent afin de mourir bientôt...

Ce soir-là, assis tous deux près de leur foyer, ils regardaient les tisons d'un air sombre, en poussant de gros soupirs.

Soudain, ils entendent une chanson qui les fait bondir de leurs sièges.

C'est la voix de Jean-Jean... Oh ! bonheur... c'est aussi celle de Miette !...

Bon Dieu du ciel ! Voici les enfants, les pauvres chers innocents, à demi morts, sans doute, de fatigue et de misère !...

Ils se précipitèrent dehors.

— « Petit père, petite mère !... » Ils perçurent ces cris.

C'étaient bien eux, se traînant un peu ; mais, tout de même, chantant...

Jean-Jean et Miette aperçurent la porte qui s'ouvrait et le bon feu qui flambait...

— « Papa ! Maman ! »

— « Jean-Jean, Miette !... »

Cœurs sur cœurs, petits et grands sanglotèrent... Lorsque les embrassades furent finies, Miette reprit son panier et tout le monde rentra dans la hutte.

Alors, seulement, les parents purent contempler les traits de leurs enfants.

— « Jean-Jean, comme tu es devenu gros !... » s'écria la mère en tâtant son garçon.

— « Et lourd !... » ajouta le père, qui avait pris Jean-Jean à bout de bras pour lui donner encore deux baisers. — Méchant gamin, où es-tu resté si longtemps ? »

— « Au bois... Nous y avons ramassé des fagots... » répondit le petit farceur en riant.

Alors, il étala sur la table tous les bijoux qui lui crevaient les poches ; comme il les entassait, la hutte se remplit de musique et de lumière...

Les parents joignaient les mains, émus, surpris.



— « Et toi, méchante Miette, où es-tu demeurée si longtemps ? »
 — « Je suis allée cueillir des mûres, petite mère chérie... »
 expliqua Miette.

Alors elle plaça son panier sur la table rempli de trésors inestimables.

Les parents devinrent muets, incapables de prononcer une parole ; leur bonheur était trop vif.

Jean-Jean raconta leur histoire : comment ils étaient partis, à la recherche d'une ville, afin de secourir leur papa et leur maman, comment ils étaient tombés sous les griffes d'une sorcière... puis, il conclut :

— « Toutes nos peines sont maintenant effacées. Cher papa et chère maman, nous vous construirons un beau palais où jamais plus vous ne souffrirez de la faim, — avec des murs de massepain, des carreaux de sucre et des tuiles en chocolat... »

Ce fut une embrassade générale et, cette nuit-là, que de bonheur pour tous !...

XI.

Au plus profond des bois, dans la Campine, il y a encore aujourd'hui une tourbière où jadis le palais de ces enfants avait été bâti par amour pour leurs parents.

L'eau y est sombre ; mais elle a un goût de ce chocolat qui servit sans doute à abriter Jean-Jean et Miette jusqu'à un âge très avancé.

La nuit, vers les douze coups de minuit, on prétend que des lutins viennent boire et danser des rondes joyeuses tout autour de la belle tourbière... en chocolat.

